

LANGUE ET NATION – UNE RELATION PÉRILLEUSE QUELQUES RÉFLEXIONS

GEORG KREMnitz
Universität Wien

1. MES RAISONS POUR APPROCHER CE SUJET

Depuis quelques années, je me suis assez régulièrement occupé des relations qui se sont établies entre les termes de *langue* et de *nation*. La raison immédiate a été fournie par un projet de recherche qui s'est finalement concrétisé dans un petit livre (Kremnitz 1997³) sur l'imposition des langues nationales en Europe. Ce livre voulait examiner les conditions sous lesquelles ces langues ont acquis leur statut et les fonctions qu'elles remplissent, mais également le côté idéologique de tout ce processus. Cet intérêt se croise avec un autre, celui pour les situations coloniales et post-coloniales, qui se réduit souvent à la question de savoir pourquoi les peuples décolonisés gardent, dans la plupart des cas, la langue de l'ancien colonisateur comme langue officielle. Et finalement, je me suis rendu compte que nous vivons une période clef, dans le sens que la construction de la Communauté Européenne remet profondément en question les fonctions de ces langues nationales, et cela sous nos yeux. Il est vrai que je ne suis pas le seul qui se soit aperçu de cela, loin de là. La longue liste des livres récemment parus, de conception et de valeur fort différente d'ailleurs, sur les langues en Europe en témoigne. Mais en général ces livres partent de positions différentes des miennes, soit d'une organisation plus ou moins technocratique des espaces de la communication, soit de la défense des positions de quelques "grandes langues" en perte de vitesse, soit encore de la pensée (à mon avis erronée) que la diminution considérable des langues parlées sur cette planète réduirait en même temps le nombre des sources de conflits. Je ne pense pas, pour le dire en quelques mots, que le mythe de la tour de Babel décrive une punition de l'humanité, mais au contraire un élément important de sa créativité: la différenciation linguistique de l'humanité est *aussi* une richesse, pas seulement un problème. D'ailleurs, les pères spirituels du nationalisme étaient du même avis. Ce n'est qu'au moment de la mise en équation de *nation* et d'*État* que le pluralisme culturel et linguistique, jusqu'alors normal, commençait à être senti comme une menace pour l'unité de la nation.

En plus, la lecture de quelques-uns des ouvrages qui traitent des questions des langues nationales m'ont fait comprendre que c'est un terrain miné. Les termes que l'on trouve

dans les sources pour désigner les groupes humains nous semblent souvent familiers, et les lecteurs actuels, surtout s'ils ne sont pas historiens de métier, ne se rendent pas compte que la sémantique de ces mots est mouvante dans l'histoire. Cela vaut pour des termes qui nous semblent aussi immédiatement clairs comme *nation* ou *peuple* mais qui n'ont pris leurs sens actuels que dans un passé récent; cependant, il y en a beaucoup d'autres. En plus, même aujourd'hui, il serait dangereux de penser que ces termes circulent avec exactement les mêmes acceptions dans les différentes sociétés européennes. Au contraire: ils ont des traditions sémantiques différentes dans chaque langue et dans les divers pays, qui se traduisent, de nos jours encore, par des nuances de sens parfois assez importantes.

Je ne pourrai pas présenter ici beaucoup de résultats, surtout pas en ce qui concerne la langue catalane. Mais je pourrai peut-être montrer par quelques éléments pris dans d'autres contextes qu'il pourrait être utile de faire des sondages dans le même sens. Voilà toute la finalité de cette contribution.

2. QUELQUES REMARQUES HISTORIQUES SUR LE TERME *NATION*

L'on sait que le terme de *nation* vient du verbe latin *nasci* qui veut dire 'naître'. Le substantif latin *natio* veut d'abord dire 'naissance', ensuite le sens passe à celui de 'groupe, tribu', de toute façon il désigne des gens qui ont la même origine géographique. C'est sous cette acception que nous rencontrons le terme au moyen Âge: les étudiants des universités se regroupaient en *nations*, mais ce terme désignait un vague ordre géographique. Ainsi, en 1249, la *nation anglaise* à la Sorbonne comprenait les étudiants originaires de l'Angleterre, mais également ceux qui venaient des parties allemandes de l'Empire, les Polonais et les Scandinaves. Evidemment, ces groupes se formaient selon des critères très pratiques de proximité géographique et du nombre des personnes concernées. Et ils pouvaient changer de composition selon les besoins du moment. L'assistance au concile de Constance (1414-1418) était également répartie en *nationes*, mais non sans problèmes de délimitation. Ensuite, il y eut surtout deux traditions sémantiques du terme qui se formèrent, une qui maintenait la relation à l'origine commune des membres, et une autre qui devenait plus politique. La première se rencontre avant tout dans les pays de langue allemande, la deuxième en France. Ainsi, Montesquieu peut dire au milieu du XVIII^e siècle que dans les états généraux se réunit la nation, c'est-à-dire les nobles et les évêques. L'appartenance à la *nation* était liée au *status politicus*, ses membres devaient être capables d'agir politiquement, au moins à travers les états généraux (Schulze, 1994:117). La définition allemande dans le dictionnaire d'Adelung (1776) insiste par contre sur l'extraction commune des gens quand il définit:

Nation, les habitants natifs d'un pays, dans la mesure où ils partagent une origine commune, parlent une même langue et se différencient par une façon particulière de penser et d'agir ou par un esprit national d'autres peuples, qu'ils forment un seul Etat ou qu'ils vivent dans plusieurs.¹

1. "Nation, die eingeborenen Einwohner eines Landes, so fern sie einen gemeinschaftlichen Ursprung haben, eine gemeinsame Sprache reden, und im engeren Sinne auch durch eine ausgezeichnete

Ces deux traditions se rencontreront, pour ainsi dire, à la suite des événements de la fin du XVIII^e: la France révolutionnaire donnera le *status politicus* à tous les citoyens (mâles), la nation révolutionnaire sera de cette façon une communauté politique, basée sur l'égalité de ses membres et leur décision de faire partie de ce corps. Des termes qui jusque-là désignaient des groupes sociaux, comme *peuple* —avant la Révolution française le peuple était surtout le *bas peuple*—, se trouvent sémantiquement libérés, pour ainsi dire, et entrent en relation étroite, parfois en concurrence avec *nation*. Mais, cette définition se “culturalise” rapidement; elle intègre des éléments importants de la tradition que représente Adelung. Si parmi les premiers révolutionnaires les plus importants, il y avait des étrangers, pour souligner l'internationalisme et le caractère politique de cette révolution, ils disparaîtront rapidement (ou ils se “nationaliseront” comme Napoleone Buonaparte) parce que la nation commence très rapidement à se définir en termes de pratique culturelle unifiée.² La politique linguistique de la France depuis la Révolution s'explique par ce virage. La nation révolutionnaire aboutit donc, en fin de course sémantique, à la même pratique de la nation que ses adversaires avaient posée comme point de départ, surtout ceux qui ne se trouvaient pas encore réunis dans un même Etat. Pour eux, il fallait d'abord montrer que les critères pour former une nation dans ce sens étaient réunis. Plus clairement, il fallait passer du constat de la communauté culturelle et linguistique à la revendication de l'existence d'une nation:

La véritable naissance d'une nation, c'est le moment où une poignée d'individus déclare qu'elle existe et entreprend de le prouver.³

Selon les deux conceptions, il n'y avait guère de place pour des minoritaires; ils n'avaient qu'à s'assimiler.

Certes, il faut affiner cette esquisse. L'évolution qui fait apparaître sur la scène historique la nation moderne commence avant 1789. Des recherches récentes sur l'Angleterre et ses colonies américaines tendent à montrer qu'un certain sentiment nationaliste britannique, mais en réalité anglais, s'est formé dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, auquel les colons américains ont peu à peu répondu.⁴ Le sentiment nationaliste moderne serait donc parti, non des périphéries sous-privilegiées, mais du centre (ou des centres) qui ont pris de plus en plus de poids. En général, on se pose la question du “nationalisme avant le nationalisme”,⁵ ce qui suggère la réflexion que le nationalisme crée la nation. Mais le nationalisme naissant des Lumières diffère fortement des sursauts identitaires et/ou xénophobes que l'on peut observer dès le Moyen Age. Appliquer le terme de nationalisme aux tensions p. ex. entre Anglais et Gallois avant l'annexion du

Denk- und Handlungsweise oder den Nationalgeist sich von anderen Völkern unterscheiden, sie mögen übrigens einen einzigen Staat ausmachen oder in mehreren verteilt sein.” Adelung, Deutsches Wörterbuch, 1776. La traduction est de moi.

2. Il est curieux de voir que le même mouvement a eu lieu après la révolution d'octobre de 1917, où les étrangers disparaissent des postes de commandement à partir de la nationalisation de la révolution dirigée par le (plus ou moins) assimilé Staline.

3. Thiesse 1999:11. On pense naturellement au titre bien connu du livre de Benedict Anderson (1983).

4. Cfr. p. ex. Breen (1998) avec de nombreuses indications bibliographiques.

5. C'est le titre du cahier spécial de la revue *Aufklärung*, mentionné ci-dessus.

Pays de Galles me semble un anachronisme qui, au prix d'un *aggiornamento* définitoire, sacrifie toute la précision historique.

D'autre part, il faut voir qu'entre le sentiment différentiel d'un Herder dont le patriotisme se développe face à un universalisme affirmé et les nationalistes du XIX^e qui deviennent de plus en plus exclusivistes, une différence massive se fait jour, qui politiquement sera néfaste. D'un sentiment complémentariste qui ne demande que l'éclosion de "toutes les fleurs" les nationalistes exclusifs arrivent à la dénégation des droits d'autrui à jouir des mêmes avantages qu'ils revendiquent pour eux. Il en résulte que tous les termes qui évoluent dans ce champ subissent des changements de sens rapides et parfois brutaux.

Il serait facile de montrer des changements comparables en ce qui concerne la relation entre *nation* et *langue*. Depuis que l'interpénétration des deux traditions mentionnées ci-dessus a créé une sorte de monstre bicéphale, il semble acquis que l'appartenance à une nation va de pair avec celle à une communauté linguistique. Or, nous savons par expérience qu'il n'en est rien, même si pour l'instant nous ne prenons pas en considération l'existence de minorités linguistiques et/ou nationales. Des nations entières ne peuvent pas ou plus se définir par la langue. Pensons aux Irlandais qui, dans leur grande majorité ne sont *plus* de langue gaélique comme ils l'étaient il y a encore un siècle et demi. Le gaélique est toujours *une* langue des Irlandais, mais il n'est plus *la* langue de ce peuple. La même remarque vaudrait pour l'occitan qui de nos jours n'est plus parlé que par une minorité des habitants du sud de la France. Les distorsions deviennent plus grandes encore quand nous quittons notre ère culturelle et passons p. ex. en Asie Centrale où très souvent l'appartenance nationalitaire et linguistique ne vont pas de pair⁶ et où le changement de la langue de communication par des groupes entiers est —de nos jours encore— une pratique courante.⁷

3. LA NÉCESSITÉ D'ÉTUdIER LES TERMES *NATION, NATIONALISME, PEUPLE, PATRIE, PATRIOTISME, ETC.* DANS LEUR ÉVOLUTION HISTORIQUE DANS CHAQUE LANGUE

Les quelques éléments que je viens de donner n'ont qu'une raison d'être: il me semble qu'il faudrait faire une grande enquête sur le développement sémantique des termes en question, ainsi que de ceux qui sont en relation avec eux et que je n'ai pas mentionnés dans cette esquisse, en principe dans toutes les langues, non seulement d'Europe, afin d'éviter de retomber toujours dans les mêmes erreurs qui sont —avant tout— l'idée d'un immobilisme sémantique et une vision finaliste des choses. Des recherches récentes dans beaucoup de pays, sans doute inspirées par les changements abrupts que nous tous venons de vivre en ce qui concerne la carte politique de notre planète, sont en train de remettre en question beaucoup d'idées reçues sur l'histoire des relations entre *nation, peuple, État et langue*. Les résultats de ces recherches, qui ont

6. C'est pourquoi en Union Soviétique les papiers d'identité mentionnaient, en deux rubriques séparées, la nationalité et l'appartenance linguistique des citoyens.

7. Cfr. dernièrement Roy 1997.

été menées dans les disciplines les plus diverses, pourraient préciser nos connaissances dans le domaine et apporter des éléments nouveaux pour les décisions en politique linguistique et culturelle qui se feront de toute façon.

Il me semble particulièrement important de mener de telles recherches également dans le domaine des langues, cultures et sociétés ibéro-romanes pour la simple raison que ces sociétés ont eu une histoire particulière sous certains aspects. L'élément le plus important me semble être la présence multiséculaire de la civilisation arabe (et hébraïque) qui de bonne heure a mis fin au monopole du latin comme langue savante et permis ainsi une politique linguistique implicite qui se distingue dans maint détail du reste de l'Europe occidentale. De même, l'imposition tardive des réformes religieuses du Moyen Âge semble avoir renforcé ces effets. Certes, il semble que ce sont des événements qui ont eu lieu longtemps avant la montée des nationalismes modernes, mais il pourrait être utile de regarder de très près, si ces évolutions lointaines n'ont pas eu des conséquences particulières qui pourraient nous aider à mieux comprendre l'histoire compliquée et contradictoire des termes, des concepts et finalement des événements historiques qui ont créé les contradictions et les problèmes actuels.⁸

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, Benedict (1983): *Imagined Communities* London: Verso.
- BREEN, Timothy H. (1998): "Ideologie und Nationalismus am Vorabend der Amerikanischen Revolution, oder: Von der Notwendigkeit, den Revisionismus zu revidieren", *Aufklärung* (Hamburg), X, 1998, Heft 2, 73-102.
- GELLNER, Ernest (1997): *Nationalism*. London: Weidenfeld & Nicolson.
- ECHTERNKAMP, Jörg (1998): *Der Aufstieg des deutschen Nationalismus (1770-1840)*. Frankfurt / New York: Campus.
- KREMNITZ, Georg (1997³ [1991]): *Die Durchsetzung der Nationalsprachen in Europa*. Münster / New York: Waxmann. [Troisième édition, augmentée, de KREMNITZ, Georg (1991), *Die Durchsetzung von Nationalsprachen in Europa*. Hagen: Fernuniversität; une traduction en catalan est en préparation].
- ROY, Olivier (1997): *La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations*. Paris: Seuil.
- SCHULZE, Hagen (1994): *Staat und Nation in der europäischen Geschichte*. München: Beck.
- THIESSE, Anne-Marie (1999): *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XX^e siècle*. Paris: Seuil.
- "Volk, Nation, Nationalismus, Masse", in: BRUNNER, Otto / CONZE, Werner / KOSELLECK, Reinhart (eds.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon der politischen sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart: Klett-Cotta, Band 7, 1992, 1141-431.

8. Je voudrais mentionner deux ouvrages récents qui me paraissent importants pour la compréhension des phénomènes: Gellner (1997) qui condense les positions connues de Echternkamp (1998). On trouve une longue discussion de l'histoire des termes en question, en ce qui concerne les pays de langue allemande, dans l'article collectif (Brunner / Conze / Koselleck 1992).

RÉSUMÉ

Le présent article tente de montrer l'intérêt des études historiques et comparatives sur les termes *langue* et *nation*. Il montre quelques-uns changements sémantiques que ces termes ont pris, surtout dans le domaine français et allemand, et suggère que des études complémentaires, en ce qui concerne les langues ibéro-romanes, pourraient être prometteuses. En plus, il essaye de mettre en garde contre des conceptions trop finalistes de l'histoire, même dans le domaine de la sémantique.

MOTS-CLÉ: langue, nation, nationalisme, histoire, peuple.

ABSTRACT

This article seeks to show the interest of historical and comparative studies of the terms *language* and *nation*. It highlights some new meanings acquired by these terms, above all in the French and German domains, while suggesting that further complementary studies on the Ibero-Romance languages would also yield very interesting results. It also alerts readers with respect to excessively finalistic interpretations of history, even in the field of semantics.

KEYWORDS: language, nation, nationalism, history, people.